

route en un mois, et réduire le transport de 3 dollars et 50 cts. à 2 dollars et même moins. On ne fait pas de ponts, bien que de temps à autre des centaines de barils d'huile disparaissent dans la rivière, faute de pouvoir la traverser commodément.

Il est relativement facile de tirer l'huile des entrailles de la terre, mais la faire venir des puits est une tout autre affaire. Oil-City est littéralement encombrée d'huile à laquelle manquent les moyens de transport. Le chemin de fer *Atlantic et Great Western*, qui a ouvert cette région au commerce, enlève nuit et jour ce produit par lourds convois ; néanmoins, bien qu'il prélève sur ce transport l'énorme taux de 4 dollars par tonne et par mille parcouru, bien qu'il charge par jour des milliers de tonnes, il ne parvient pas à débarrasser les chantiers d'Oil-City, ni à faire face aux prodigieux besoins de la consommation des Etats-Unis, où le pétrole trouve cent applications diverses. D'un autre côté, la route d'Oil-City à Pithole-Creek est d'un bout à l'autre impraticable, même aux bêtes de somme. On pourrait cependant faire sur ce parcours, en un mois et moyennant 50,000 dollars, un chemin carrossable qui rapporterait un million de dollars par an.

Il n'est point de localité où le bizarre mélange d'énergie et d'indolence du caractère américain se montre d'une manière plus frappante que dans ces régions de l'huile. On vous élève une cité, comme à Pithole, dans l'espace de quatre mois, et l'on néglige complètement d'améliorer le primitif sentier de montagne par lequel il faut que l'huile s'en aille sur le marché. " Si l'on veut mon huile, dit le propriétaire de puits, ma foi ! qu'on vienne la chercher." A quoi le consommateur, qui achète le produit, réplique : " Puisque j'ai à payer tant en sus pour venir prendre livraison sur place, il faut que le producteur me livre son huile à tant meilleur marché." Et de la sorte vendeur et acheteur font peser sur leurs profits mutuels une taxe qui, si elle était imposée par le gouvernement, serait regardée par tout le monde comme exorbitante et vexatoire. L'impôt du gouvernement sur le pétrole est d'un dollar par baril ; celui que le vendeur et l'acheteur se font réciproquement subir par ce singulier abandon des voies de communication qui serviraient au transport du produit, s'élève à 3 dollars et 50 cts. Mais les habitants se refusent à faire des améliorations durables dans une contrée que leur plus vif désir est de quitter une fois leur fortune faite. En conséquence, chemins, villes, travaux, réservoirs, machines et tout ce qui a trait aux affaires courantes sont de l'espèce la plus primitive et la plus temporaire ; et sagaces comme sont les Américains, ils ne semblent pas s'aper-